

« La boîte noire »

Georges-André Vachon

Études françaises, vol. 31, n° 2, 1995, p. 177-184.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035991ar>

DOI: 10.7202/035991ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La boîte noire

G.-A. VACHON

Cela commençait généralement vers cinq heures, cinq heures trente, avec le bol de café. Les rêves avaient été excellents et il y avait encore des étoiles au ciel. Une fois de plus la journée serait belle, même très belle, le superlatif dans ces années-là étant de rigueur, comme le lever à quatre heures, le survêtement de laine dans lequel on saute après la douche, toujours très froide, comme le café versé dans un bol. Fin 1987, début 1988 au plus tard, il y avait eu une soudaine stabilisation de ses habitudes, et en même temps un sentiment de fierté. Quelque chose aussi comme de la joie : une grande joie, dont la cause demeurerait obscure. La ville, autour de lui et sous ses pieds, continuait à bouger, les quartiers à se déplacer comme les pièces d'un puzzle, et depuis que les stations de métro avaient essaimé au-delà des ponts, la terre à peu près ferme entre le fleuve et la rivière avait cessé d'être une île. Restait, au milieu, la montagne : verte en été, du vert métallique des peupliers, puis grise sur sept interminables mois.

Érables à l'agonie, ormes tout à fait morts (un oiseau noir picore les troncs pourrissants) ou peupliers bien vivants, qu'importe. Contre le gris plus pâle du ciel ce ne sont que lignes confuses, branches qui bougent comme marc de café ou feuilles de thé ; comme quand, fin juin début juillet, la nuque contre les planches du quai, tout ruisselant d'eau et frissonnant, mais détendu, mais heureux, tu entames la longue rêverie de cinq heures devant les têtes tapageuses des trembles, qui justement sont une variété de peupliers. Pourquoi ces arbres encore ?

Après les chênes, qui furent coupés à blanc, les ormes et les érables avaient sans doute commencé à dépérir au plus tard entre les deux guerres. Dès cette époque, rentrant du large à grands ciseaux de jambes, avec l'angoisse d'être allé cette fois trop loin (un peu passé le milieu), on reprenait

espoir et souffle sitôt qu'à la ligne jaunâtre de la grève commençait à se superposer la bande étincelante des frondaisons. Car il y a toujours, en peuplements pressés au bord des lacs, de ces arbres aux troncs maigres, aux branches tortes, sans grâce, mais dont chaque feuille est un petit et rond et dur miroir.

Surplombant la grève paisible, les trembles s'ébattent, ils célèbrent à l'unisson quelque chose comme une victoire. Il peut s'étendre tranquille, l'audacieux, il peut tourner la face vers le rideau disloqué tendu entre sable et ciel. Une fois de plus, il a échappé de justesse à quelque chose. C'est maintenant l'heure de rentrer dans le paysage. Ou plutôt c'est l'heure elle-même qui va repêchant les mauvais garçons et dans son grand filet les tire vers la grève. Elle les dépose sur le quai, les sèche, éteint le bruit des petites vagues sous les planches, puis allume chaque feuille sur son pédoncule. Elle les assure qu'ils ne sont pas différents de toutes ces choses qui bougent au bord de l'eau. Mais la rêverie n'est jamais si longue que l'on croit. Un coup d'œil sur le vert truffé de petits yeux, sur un seul oiseau qui fait la navette entre feuillage et nuages, et s'efface le souvenir du milieu de l'eau. Te voilà sur tes pieds, qui sont des espèces de racines, te revoici arbre parmi les arbres, réintégré pour une autre fin de journée à un décor qui selon que tu bouges se défait, ou se refait. Et la joie c'est cela même, la joie qui te gagne à mesure que les troncs puis les cailloux du chemin puis le sentier menant au chalet et enfin le chalet t'allègent de toi-même.

Début 1988 il en était là, une joie étonnée était là. Sain et sauf! se disait-il dès que les grêlons de la douche fouettaient ses épaules, et tout en enfilant le survêtement mi-doux, mi-rêche, et une heure plus tard en avalant la dernière gorgée de café, celle qui laisse au fond du bol une espèce de sable qu'on dirait aurifère tant il pétillie, tant il bouge. Vivant! et derechef il se mettait à l'ouvrage. Cela consistait, entre cinq et huit, à tirer des plans, avec l'étonnement de se sentir si pleinement d'attaque.

Jusqu'à huit heures: propulsé en avant comme une flèche. Ensuite, la journée commençait. Serviette, bonnet de poil et pardessus si c'est l'hiver, clé de contact, puis, si une faible neige est tombée au cours de la nuit et davantage encore si tu es au volant d'une traction avant, la circonspecte conduite d'hiver jusqu'au parking souterrain de la tour de la Bourse. Au moment de refermer la portière persistait encore la joie du matin mais déjà en position de repli, redevenue sentiment de fierté avec sa cause clairement affichée. Tout le long de la pente qui mène au centre-ville, il s'était émerveillé de la sûreté avec laquelle il avait su exploiter la longueur de

chaque feu orange, de la précision retenue de ses coups de frein, de son adresse à doubler juste ce qu'il faut de voitures et de camionnettes pour que la pimpante traction avant puisse franchir l'entrée du parking à la demie de huit heures et se garer, la première, à deux pas de l'ascenseur qui d'un seul bond atteint le vingt-deuxième étage.

Ce qui arrivait à partir du moment où l'ascenseur dégorgeait son monde dans le couloir du vingt-septième, il n'en savait rien. Lui restait le souvenir de l'heure du lunch si ç'avait été l'occasion de rencontrer Maurice au deuxième sous-sol de la tour de la Compagnie des Téléphones; et encore, si celui-ci n'était pas accompagné de sa femme. Autrement, les sandwiches et le verre de bière et surtout les feuilles de laitue, les touffes de luzerne qu'Agathe s'obstinait à consommer sans poivre ni sel, sans vinaigrette, sans rien, comme elle disait, tout cela était laminé par l'oubli. Tout rentrait, comme le reste, dans les deux dimensions d'un ruban dont il était difficile de savoir s'il avançait ou pas. Mais le lever à la demie de quatre heures, l'ineffable odeur de café qui envahit la maison tandis que tu remontes, les pieds nus foulant la moquette élastique tendue sur chaque marche; mais la douche, l'attaque brutale qui dans les premières secondes te coupe le souffle et tu hésites, tu te dis que cette fois c'en est trop et pourtant tu restes là comme foudroyé: deux, trois, quatre minutes; mais le bienheureux survêtement, cette seconde peau, souple, comme sans couture, qui te forme pour le travail de cinq heures; mais le bol rempli à ras bord et tu t'en brûles les doigts en le portant jusqu'à la table de bois blanc dans la petite pièce qui donne sur le jardin; mais les dernières étoiles entre les branches, la lampe qu'on allume et, récompense avant le travail, la première gorgée de café.

Maintenant, porte close, tirer des plans. Non sans un malin sourire qui depuis la bouche et les oreilles remonte vers les yeux. Les yeux sont fixes. Ils dévisagent quelque chose au-delà de ce mot d'ordre, le même depuis des années: tirer des plans. Comme si leur sort à tous, à eux six, en dépendait. Maurice et Agathe, Pierrot et Jeanne, lui-même et Simone, qui dort, qui dormira jusque neuf ou dix heures. Mais le sourire est là. Un sourire dont il ressent, ce matin, la crispation. Qu'est-ce que ces lignes sur le papier, qui s'intersectent, puis soudain parcourues par un vent qui les ordonne, refuient, forment des gerbes, toutes sortes de gerbes, sinon le reflet des pattes d'oie que le mauvais sourire imprime aux commissures des lèvres, aux plis du menton et jusqu'au bord des yeux? Autant de fibres durcies sur autant de muscles. Et plans de quoi, ces plans? Plans de campagne, mettons. Ou plans d'évacuation. Cette idée le frappe tout à coup. Voilà qui expliquait

l'urgence, le sentiment d'urgence, mais explique mal la facilité de conception, l'enthousiasme soutenu de ces séances matinales de travail. Faire vite, voilà ce qu'on sait. Tout de suite le papier à dessin, la règle, les crayons bien aiguisés. Vite, vite, vite. Et le méchant sourire.

Plan d'évacuation. C'est ainsi que la chose s'est d'abord présentée. D'évacuation et ressemblant tout à fait aux scénarios rocambolesques que Maurice improvisait, à la demande, quand ils avaient entre sept et dix ans. Certains après-midi de congé, ils se retrouvaient soudain tous les trois face à face au beau milieu de la cour de l'école. L'intérêt pour ce jeu d'enfants qui consiste à grimper dans une échelle pas beaucoup plus haute que la clôture puis à se balancer dans le vide, aller et retour, en agrippant l'un après l'autre les barreaux de l'échelle horizontale, venait à languir et Pierrot se retrouvait sur ses pieds, vacant. Au même instant Maurice quittait le jeu de drapeau. Un jeu très simple, mais ils avaient vainement tenté, bien des années plus tard, d'en reconstituer les règles. Deux camps ennemis se disputent un objet symbolique, mouchoir ou lambeau d'étoffe flottant au dessus des têtes. Tu montes à l'attaque dans le brouhaha des voix, des bottines qui mordent dans la terre battue. Et tout à coup c'est comme si tu venais de perdre la foi. Tu laisses tomber. Camp et chef et drapeau et tout. Et en même temps tu te dis qu'il doit bien y avoir, à l'intérieur de l'espace délimité sur deux côtés par les pans gris d'une palissade, quelque chose qui promette de tenir son homme en haleine le reste de l'après-midi. Mais Pierrot a tourné le dos lui aussi, il se rapproche, comme le troisième, qui arrive de Dieu sait où. Les voilà qui convergent, les trois, vers un point imaginaire. Les voici face à face.

Montant avec les autres à l'assaut du drapeau, Maurice était une fois de plus dans la lune. Comme aux récitations d'histoire et géographie, comme aux exercices de calcul mental. Quelque chose lui interdit de se demander sérieusement combien font quatre plus deux ou quatre moins deux, et si 1663 fut l'année du massacre de Lachine plutôt que celle de la bataille de Châteauguay, et dans quel ordre sont rangés les comtés de la Province. Il se rappelle tout juste le nom des trois derniers, qu'il brandit comme un trophée :

— Matane, Bonaventure et Gaspé ! crie-t-il, quand il fait le compte de ce qu'il a appris en fait de géographie.

Il n'a jamais pu s'intéresser à ces histoires de dates, de circonscriptions électorales, d'additions et de soustractions, de poids et mesures. Il a d'autres questions derrière la tête. Le quartier, par exemple. On le devine derrière le côté de la palissade qui masque le boulevard. À peine interrompus par les rues transversales et percés au rez-de-chaussée de fenêtres

jumelles qui se répètent aux étages, deux murs de brique s'équilibrent de part et d'autre du terre-plein puis filent jusqu'au pied de la montagne. Ils sont découpés à même le solide de l'air comme par un fil à couper le beurre. De petits personnages font les cent pas sur le trottoir, tantôt s'y enracinent, semblent hésiter devant la porte du rez-de-chaussée dont la sonnette est surmontée d'une plaque de bronze, ou sous la plaque en verre laiteux qui, à la fenêtre du premier, décline les nom, qualité et spécialité du locataire. Médecin des hôpitaux de Paris, maladies des yeux, des os, de la peau. Il y en a un qui étale, sous glace, avec ses heures de consultation, toute une flore des profondeurs dont chaque spécimen, chancre, ulcère, fibrome ou fistule, semble avoir été croqué sur le vif. Ça se tient tout raide dans la lumière. Comme les briques de la façade c'est dessiné au trait et c'est tantôt jaune, tantôt dans les tons de caramel, tantôt rouge et fissuré de noir.

Et on se demande à quoi peuvent bien rimer les pointes d'acier peintes en noir fixées au sommet de la palissade. À l'heure du marchand de sable, la nuit les aura complètement effacées.

Les soirs d'hiver on ne se rend compte de rien. Il fait noir bien avant six heures, on est au lit à huit et, loin d'avoir rêvé, le lendemain on a la certitude de s'être endormi les yeux grand ouverts. On aura suivi toute la nuit le mouvement des pinceaux de lumière sur le plafond du dortoir. À Maurice, qui est externe, il y aura tout de même quelque chose à raconter. Chacun croit que la nuit est faite pour dormir. Eh bien non. Pas dans le quartier en tout cas. Jusque trois heures, quatre heures passé minuit, des voitures ont remonté le boulevard, ont ralenti à l'approche de la première rue après le square, s'y sont engagées avec d'infinies précautions tandis que d'autres continuaient de glisser sans bruit vers les rues voisines, tournant elles aussi vers le sud avec l'allure tâtonnante de qui cherche son chemin le long de trottoirs où l'on a peine à distinguer ses propres pieds. Il y a donc des gens qui rôdent par les rues tandis que les autres sont dans leur lit ?

Oui, dit Maurice. On ne le croirait pas, mais quand le soir tombe il y en a qui se trouvent soudain désorientés. Ils ont perdu la mémoire. On leur demanderait leur âge, leur adresse, leur numéro de téléphone, qu'ils n'auraient rien à répondre. Évanouie l'idée qu'il existerait, au bout de la journée, une maison lumineuse, une femme, des enfants assis autour d'une table, le plus petit occupé à repêcher une à une, parmi les pâtes du potage, les lettres de son nom. C'est bien simple, ils ne se souviennent pas.

— Est-ce que les autres s'en aperçoivent ? demande Pierrot.

Toujours la même question. Est-ce que les autres s'en aperçoivent!

Chacun salue chacun : à demain à demain, bonsoir bonsoir. Mais ceux qui se sont empressés de prendre leur rang à l'arrêt du tram ont eu largement le temps d'en apercevoir deux ou trois, complet sombre, col blanc et cravate, hésitant au bord de la rue (une rue si large, avec des immeubles si bas et tant de ciel par-dessus les toits!), mal assurés sur leurs pieds, comme s'ils avaient perdu le sens de la gauche et de la droite.

La même chose leur est arrivée à tous les trois pas plus tard que l'année dernière. C'était juste après la causerie de ce missionnaire qui faisait le tour de la Province avec sa lanterne magique. Les fenêtres du réfectoire avaient été soigneusement masquées à l'aide de couvertures de laine; si bien que, débouchant à l'air libre vers le milieu de l'après-midi avec l'idée de raccompagner Maurice, car c'était jour de congé, ne subsistait dans la tête, avec le déclic de la machine à passer les images, que la sensation d'avoir été assommé par la lumière brutale renvoyée par l'écran. L'espace d'un instant ils sont demeurés stupides tous les trois, incapables de faire le moindre pas au-delà de la porte qui donne sur le square. Est-ce le gazon, en face, qui est trop vert, ou dangereusement travaillée par le soleil, trop grise, la vieille église qui flanque l'école? Est-ce le bruit de jouet mécanique que font les ailes des pigeons? Toujours est-il que, l'espace de cet instant, ils furent pris d'une joie panique à la pensée qu'ils venaient de déboucher non pas sur le square situé à l'angle du boulevard et de la rue qui traverse l'île de part en part, mais ailleurs, comme si la ville d'un seul bloc, comme si l'île tout entière avait pivoté d'un quart de tour tandis que prenait forme, dans l'obscurité d'une salle où l'on n'avait jamais fait que boire, manger et rire, l'idée de milliers de petits Chinois étranglés dès le berceau par leur mère et jetés dans des citernes désaffectées. Et impossible de se rappeler si c'est par la gauche ou par la droite qu'on avait toujours pris pour aller chez Maurice. Il a fallu fouler de l'herbe étonnamment verte, beaucoup d'herbe et des bandes de pigeons aux reflets métalliques qui exploaient sous les pas, avant d'atteindre le boulevard, d'y repérer la montagne et enfin de se rendre compte :

— C'est par là, s'écrie Pierrot, par là à droite! Et ils éclatent de rire tous les trois.

C'est ainsi chaque fois qu'ils se retrouvent face à face, riant déjà aux larmes, les yeux brillants d'envie à l'approche de Maurice qui s'apprête à leur expliquer une autre singularité de l'école : l'étage interdit, réservé aux religieuses, ou le souterrain reliant l'école à l'église, ou l'aveugle qui, tous les

matins, chante la messe des Morts; ou singularités d'un quartier dont le nom, *Mile-End*, demeure énigmatique, même pour qui a appris l'anglais parmi les petits juifs des environs de l'église irlandaise.

Drôle de quartier. Pendant les heures du jour il semble attirer tout ce que la ville compte d'éclopés, malades de quelque chose qui boursoufle, fend, bleuit ou jaunit la peau, et tantôt ronge par-dessous ce qu'elle cache. Drôle de quartier, la nuit, peuplé qu'il est de fantômes circulant à bord d'automobiles dont les phares s'éteignent, sitôt reconnue la demi-obscurité des rues transversales. Loin de la lumière crue des lampes à arc du boulevard, les fantômes sont ici dans leur élément, les voilà sur leurs pieds mais vacillant à fleur de trottoir, comme des flammes. Ils vont errant le long de la première rue, changent de trottoir, retraversent, changent de rue, reviennent sur leurs pas.

— Ils ne savent pas ce qu'ils cherchent ?

À la sortie des bureaux, ils ne savaient pas non plus si la gauche était à main gauche, la droite à main droite. Entre la rue Saint-Dominique et la rue de Bullion, entre de Bullion et Sainte-Élisabeth, comment se décider ? Entre des portes qui de loin en loin affichent la même lampe voilée de rouge, comment choisir ? Non, ils ne savent pas ce qu'ils cherchent. Et puis, les fenêtres ne sont pas éclairées. Celles du haut donnent sur un petit balcon. En été on y distingue parfois, autour de la braise d'une cigarette, la silhouette d'un homme qui prend le frais, torse nu. Sous le balcon soutenu par deux frères colonnes de bois, l'escalier mène à un vestibule encaissé et sans doute à une porte surmontée d'un numéro, mais lequel ? Impossible de savoir, l'éclairage est trop faible. Ou peut-être ces maisons sont-elles sans adresse, comme les églises, vaisseaux de ténèbres où brille une lampe qui ne sert pas à éclairer, et qui est rouge.

Histoires qui faisaient rire, explications qui font toujours rire quand Maurice nous les rappelle, à l'heure du lunch, ou les samedis soirs, devant trois femmes qui sourient. Pierrot croit se souvenir que je ressortais sans cesse les mêmes énigmes, comme si les explications n'avaient jamais prétendu expliquer quoi que ce soit. On pouvait en rire impunément, puisque de toute manière elles nous parvenaient par personnes interposées. L'éclairage insolite de la rue de Bullion, par exemple. Maurice tenait le renseignement du frère aîné de la petite Lucille, mais quelque chose disait que celui-ci n'y était pas lui-même allé voir. Si au contraire l'explication était de première main, elle n'était plus drôle du tout. Nous la recevions comme allant de soi et bien qu'elle fût, cette fois,

suspendue à des expressions que nous entendions prononcer pour la première fois.

De ces expressions, il y en eut beaucoup pendant les quatre semaines qui précédèrent la première communion. Les causeries de l'aumônier étaient devenues quotidiennes et tournaient autour de la *présence réelle*.

— Jésus est réellement présent dans l'hostie, répétait-il avec force, comme s'il disputait avec des hérétiques.

Nous avions pourtant l'âge de raison, cela aussi on nous l'avait expliqué. Sept ans, c'est l'âge où on comprend les choses, où on met ensemble celles qui vont ensemble, à part celles qui sont à part et doivent le demeurer : le bien avec le bien, le mal avec le mal, et la réalité bien distinguée d'avec les apparences.

— Ce qu'il y a là, sur la patène, dans le ciboire, au fond du tabernacle, ce n'est pas du pain. La couleur est celle du pain, la forme et le goût ceux du pain, mais ce sont là des *apparences*.

Et il écarquille les yeux.

— C'est-à-dire une couleur, une forme et un goût qui trompent les sens. En réalité, ce que je vois, ce que je touche, ce que je goûte, c'est le corps même de Jésus.

Il hausse la voix d'un ton, mais c'est pour passer à des choses moins sérieuses, histoire de nous détendre, au milieu d'un exposé qu'il juge sans doute ardu.

— Et quels sont les cinq sens ?

Maurice, qui n'a jamais pu démêler les dates de l'histoire ni les comtés de la Province, tout de suite lève la main. Les sept péchés capitaux, les quatre qualités des corps glorieux, les neuf chœurs des Anges, il les énumère sans la moindre peine. Et les sens donc ! trompés qu'ils sont, tous les cinq, par les *apparences* du pain.

— En effet. Il est aussi présent, ce corps, aussi réel que mes doigts de prêtre qui, au moment de le saisir, croient bel et bien saisir du pain : du vulgaire pain ! Aussi réel que votre main, que votre langue et que les propres yeux de votre corps.

29 décembre 1987 — 15 janvier 1988